**Concours national 2024**

**de**

**Lecture à voix haute**

Sous le haut patronage du Ministère tchèque de l’Éducation, de la Jeunesse et des Sports

Thématique

Poésie féminine francophone

Corpus Lycée

Esther Granek



****

******

**Esther Granek**

La poétesse belgo-israélienne Esther Granek naît le 7 avril 1927 à Bruxelles. N’ayant pas pu étudier du fait des lois anti-juives durant l’Occupation, elle est autodidacte.

En 1940 sa famille fuit la Belgique et s’installe à Bagnères-de-Luchon en France, mais très rapidement ils sont tous déportés dans un camp de concentration à Brens dans le Tarn. En 1941, ils réussissent à s’échapper, juste quelques jours avant l’extermination de tous les prisonniers de ce camp. De retour à Bruxelles, elle reste cachée d’abord chez son oncle et sa tante, ensuite, de 1943 jusqu’à la fin de l’occupation nazie, chez une famille chrétienne qui, avec de faux papiers, la fait passer pour sa fille.



Survivante de la Shoah, elle va vivre en Israël en 1956 où elle travaille pendant 35 ans comme secrétaire comptable à l’ambassade de Belgique à Tel Aviv. En 1981 la médaille civique de première classe lui est décernée en récompense de la qualité de son travail. Elle meurt à Tel Aviv le 9 mai 2016.

Auteure-compositrice de chansons, poèmes, ballades, textes d’humeur et d’humour, elle publie plusieurs recueils. Ses vers se moquent des modes et des conventions. Ils séduisent tout de suite pour leur fantaisie et liberté. Avec une grâce très personnelle elle explore les thèmes de la nostalgie de l’enfance, du bonheur passé, des saisons inoubliées, de rêveries, des moralités et de l’amour.

***Poème 1/Quoi donc ?***

Quoi donc te fait mal, ma fille,
quoi donc te fait mal ?

Me fait mal son absence
Me fait mal sa présence
Me fait mal son silence
qui parle tant de fois.

Quoi donc te fait triste, ma fille,
quoi donc te fait triste ?

Me fait triste sa voix
Me fait triste son rire
et d’encore me redire
qu’ils ne s’adressent à moi.

Quoi donc te fait laide, ma fille,
quoi donc te fait laide ?

Me fait laide mon ennui
Me fait laide et meurtrie
chaque jour qu’avec lui
je ne partage pas.

Quoi donc te fait bête, ma fille,
quoi donc te fait bête ?

Me fait bête mon attente
me fait bête et méchante
quand les choses démentent
qu’encore il reviendra.

Quoi donc te fait douce, ma fille,
quoi donc te fait douce ?

Me fait douce la nature
Me fait douce l’azur
Me fait douce et me dure
lumière qui coule en moi.

Quoi donc te fait gaie, ma fille,
quoi donc te fait gaie ?

Me fait gaie le printemps
Me fait gaie d’être là
Me fait gaie comme le temps
qui me guérit déjà.

***Poème2/J’ai attrapé un chant d’oiseau***

J’ai attrapé un chant d’oiseau
Et je l’ai mis dans ma guitare.
Il en sort un refrain de paix
Qui fait trêve de mes regrets.

J’ai rapporté des verts coteaux
Un peu de leurs parfums sauvages.
J’ai rapporté couleurs de mai
Et les ai mises en un bouquet.

J’ai emporté dans mes voyages
Et ta présence et ton visage.
Et c’est comme un cadeau des cieux
Car étant seul je suis à deux.

***Poème 3/Réalisation***

Lorsque j’étais en herbe,
déjà je t’inventais.
Réconfortant. Superbe.
Merveilleux tu serais.

Lorsque je fus en fleur…
Eh bien… je t’attendais…
Je pensais :  » C’est douleur
dont on ne se remet « .

Que simple est le bonheur
lorsqu’on en est pourvu !
Car dès que tu parus
j’oubliai tout ! Sur l’heure !

***Poème 4/Après l’Homme***

Après l’Homme, après l’Homme,
Qui dira aux fleurs comment elles se nomment ?
Après l’Homme, après l’Homme,
quand aura passé l’heure de vie du dernier Homme.

Qui dira aux fleurs
combien elles sont belles ?
N’y aura de coeur
à battre pour elles.

Après l’Homme, après l’Homme,
que sera encore le mot « merveilleux » ?
Après l’Homme, après l’Homme,
quand le dernier des hommes aura vidé les lieux.

Qui dira de la Terre
Qu’elle est sans pareille
et que dans l’Univers
elle est fleur de Soleil ?

Après l’Homme, après l’Homme…

Viens-t’en donc pour lors,
viens-t’en donc l’ami,
et chantons encore
le jour d’aujourd’hui.

***Poème 5/La statue***

Quand tu m’es apparue
c’est la tête penchée
et un doigt sur les lèvres.
Joli corps de statue
sur ton socle de grès,
tu m’as jeté un sort, sorcière !
Tu m’as jeté un sort…

Car tu m’as envoûté
de corps et de pensées,
un sourire sur les lèvres.
Es-tu sainte ou diablesse ?
Es-tu femme ou déesse ?
Tu m’as jeté un sort, sorcière !
Tu m’as jeté un sort…

Tu as tissé ta toile
comme ferait l’araignée,
un grand rire sur les lèvres.
Et en gestes comptés,
comme la reine d’un bal,
tu m’as jeté un sort, sorcière !
Tu m’as jeté un sort…

Alors brisant le mal,
je t’ai abandonnée,
un défi sur les lèvres.
Couché dans l’aube pâle,
je ne puis t’oublier.
Tu m’as jeté un sort, sorcière !
Tu m’as jeté un sort…

***Poème 6/Contradictions***

Ils cohabitent en moi.
Se battent sans qu’on le voie :

Le passé le présent
Le futur et maintenant
L’illusion et le vrai
Le maussade et le gai
La bêtise la raison
Et les oui et les non
L’amour de ma personne
Les dégoûts qu’elle me donne
Les façades qu’on se fait
Et ce qui derrière est
Et les peurs qu’on avale
Les courages qu’on étale
Les envies de dire zut
Et les besoins de lutte
Et l’humain et la bête
Et le ventre et la tête
Les sens et la vertu
Le caché et le nu
L’aimable et le sévère
Le prude et le vulgaire
Le parleur le taiseux
Le brave et le peureux
Et le fier et le veule…

Pour tout ça je suis seul.

***Poème 7/Que ne suis-je !***

Si j’étais oiseau
J’entrerais
Par la fenêtre
Où tu écris
Et te caresserais
Les joues
Du bout de mes ailes

Oiseau que ne suis-je !

Si j’étais fenêtre
Cette fenêtre
Où tu écris
Mes vitres te seraient
Miroir
Et je t’y caresserais
Le visage
Du bout de mes reflets

Fenêtre que ne suis-je !

Si j’étais plante
Cette plante entourant la fenêtre
Où tu écris
Je me tresserais
En couronne
Et t’en ceindrais le front
Et te caresserais
Les cheveux
Du bout de mes feuilles

Cette plante que ne suis-je !

Si j’étais l’Autre
Cet Autre
Auquel tu écris…

Moi qui
Jamais
N’ai
Caressé
Tes joues
Tes cheveux
Ni ton front
Même du bout de mes doigts…

Cet Autre que ne suis-je !

***Poème 8/Attente***

Cette graine que je tiens
dans le creux de ma main,
qu’en naîtra-t-il demain ?
Un roseau ou un chêne ?
Quelque plante de jardin ?
J’ignore et ne m’en plains.
Mais le coeur me palpite,
sachant qu’en elle habite
une vie qui attend
mon plaisir du moment
et qui dira : présent
pourvu que je lui trouve
bonne terre qui la couve.
Ainsi, bonne graine attend.

Cet amour que tu tiens
dans le creux de ta main,
qu’en naîtra-t-il demain ?
Mon bonheur, ou ma peine ?
Ou mes regrets sans fin ?
Je l’ignore, ô combien.
Mais là, mon coeur se glace
de ne savoir ma place
au destin qui attend
ton plaisir du moment.
Car c’est toi qui choisis,
et c’est moi qui subis.

**Poème 9/Le Maladroit**

Ne sait que faire de ses mains
et sa langue n’obéit point.
Voudrait pourtant un peu paraître
alors que chacun l’envoie paître.
Le maladroit !… le maladroit !…
Quand et comment… il ne sait pas.

Rougit de se sentir rougir.
Et rerougit du ridicule.
Et quand il s’apprête à sortir,
croit que tous les regards l’annulent.

Se prépare des boniments.
Se les répète incessamment.
Les sortira mal à propos.
Se sentira encore plus sot
Le maladroit !… le maladroit !…
Quand et comment… il ne sait pas.

Se prend le pied dans le tapis
quand il fait la cour à une fille.
Et s’allonge de tout son être,
maudissant l’heure qui l’a vu naître.
Le maladroit !… le maladroit !…
Quand et comment… il ne sait pas.

Tant de corniauds pleins d’assurance
trouvent en lui un exutoire
et en feront la belle poire
qu’on écrase de sa prestance.

Faut si peu pour sembler malin.
Parfois encore moins qu’on ne pense
Tu apprendras, va, c’est certain,
mais paieras cher ton expérience !
Le maladroit… le maladroit…
en attendant… il ne sait pas !

**Poème 10/Constatation**

Je n’ai que moi
En chaque jour
Pour accueillir l’aube nouvelle
Mais dès qu’au songe je m’attèle
Je n’ai que toi

Je n’ai que moi
Pour encaisser
De toute la vie les escarres
Mais dès qu’en rêve je m’égare
Je n’ai que toi

Je n’ai que moi
Lorsque j’épie
De l’avenir l’heure qui chante
Mais dans mes prières ardentes
Je n’ai que toi

Je n’ai que toi
Pour m’éblouir
Et pour embellir les images
Mais dès que j’ai tourné les pages
Je n’ai que moi

**Poème 11/Regrets**

Tu vois,
Un jour est passé.
Quel beau jour c’était !
Mais tu l’ignorais.

Tu vois,
Bien qu’à ta portée,
Tu l’as laissé là
Car tu ne savais.

Tu vois,
Ce jour-là s’offrait.
Fallait lui parler.
Et qu’en as-tu fait ?

Tu vois,
Il resta muet
et terne d’aspect
comme tant de journées.

Tu vois,
Fallait l’inviter.
Fallait le bercer
Et t’y réchauffer.

Tu vois,
Fallait t’y lover
Et t’en imprégner.
Il t’appartenait.

Tu vois,
Il s’en est allé
Et trop tard tu sais
Qu’il ensoleillait.

Tu vois,
Un jour est passé.
Et tu regrettas.
Quel beau jour c’était !…

***Poème 12/Vacances***

Tiède est le vent
Chaud est le temps
Fraîche est ta peau
Doux, le moment

Blanc est le pain
Bleu est le ciel
Rouge est le vin
D’or est le miel

Odeurs de mer
Embruns, senteurs
Parfums de terre
D’algues, de fleurs

Gai est ton rire
Plaisant ton teint
Bons, les chemins
Pour nous conduire

Lumière sans voile
Jours à chanter
Millions d’étoiles
Nuits à danser

Légers, nos dires
Claires, nos voix
Lourd, le désir
Pesants, nos bras

Tiède est le vent
Chaud est le temps
Fraîche est ta peau
Doux, le moment

Doux le moment…
Doux le moment…

**Poème 13/Jeunesse**

Défais tes doigts nouant tes mains.
Défais ton air un peu chagrin.
Défais ce front buté, têtu.
Défais tes réflexions pointues.
Vingt ans c’est bien dur à porter !
Défais, défais. Sois la rosée.
Sois gai matin au ciel de mai !
Défais…

Te torturant d’ombres subtiles
qu’en toi tu multiplies par mille,
tu es ton centre, ton débat,
mal dans ta peau. Ah ! pauvre état !
Vingt ans c’est bien dur à porter !
Défais, défais. Sois la rosée.
Sois gai matin au ciel de mai !
Défais…

Car au supplice en toi tout vire.
Tu n’es zéro !… Ni point de mire !…
Et pourtant, t’inventant ces pôles,
tu te détestes en chaque rôle.
Vingt ans c’est bien dur à porter !
Défais, défais. Sois la rosée.
Sois gai matin au ciel de mai !
Défais…

***Poème 14/Offrande***

Au creux d’un coquillage
Que vienne l’heure claire
Je cueillerai la mer
Et je te l’offrirai.

Y dansera le ciel
Que vienne l’heure belle.
Y dansera le ciel
Et un vol d’hirondelle
Et un bout de nuage
Confondant les images
En l’aurore nouvelle
Dans un reflet moiré
Dans un peu de marée
Dans un rien de mirage
Au fond d’un coquillage.

Et te les offrirai.

**Poème 15/La Lettre**

Et mon temps devient fête
Et j’attends… et je guette…

Et entre deux facteurs
Je ronronne en mon coeur
Ecris-moi… ou je crève…

Et mon temps devient lent
Chaque jour est un an…

Et entre deux questions
Je m’instille un poison
Ecris-moi. Ou je crève…

Et mon temps devient laid
Triste, lourd et inquiet…

Et en dedans de moi
Je gueule à pleine voix
Ecris-moi ! ou je crève !

Et mon temps devient gris
Et je m’y perds d’ennui…

Et entre deux sanglots
Je supplie sans un mot
Ecris-moi…! ou je crève

Et mon temps devient fiel
S’y meurtrit mon appel

Et d’espoir en dépit
Bouche cousue je dis
Ecris-moi… ! ou je crève…

Et mon temps devient sec
Je ne suis qu’ongles, bec…

Et mon temps devient fou
Comme un rêve debout…

Et mon temps devient… rien
Et mon temps devient leurre…
Et entre deux facteurs…

Ecris-moi ou je crève…
Ecris-moi ou je crève…
Ecris-moi ou je crève…!

**Poème 16/Saisir l’instant**

Saisir l’instant tel une fleur
Qu’on insère entre deux feuillets
Et rien n’existe avant après
Dans la suite infinie des heures.
Saisir l’instant.

Saisir l’instant. S’y réfugier.
Et s’en repaître. En rêver.
À cette épave s’accrocher.
Le mettre à l’éternel présent.
Saisir l’instant.

Saisir l’instant. Construire un monde.
Se répéter que lui seul compte
Et que le reste est complément.
S’en nourrir inlassablement.
Saisir l’instant.

Saisir l’instant tel un bouquet
Et de sa fraîcheur s’imprégner.
Et de ses couleurs se gaver.
Ah ! combien riche alors j’étais !
Saisir l’instant.

Saisir l’instant à peine né
Et le bercer comme un enfant.
A quel moment ai-je cessé ?
Pourquoi ne puis-je… ?

***Poème 17/Promenade***

Un banc, des coteaux,
des fleurs, une treille,
rayons de soleil
me chauffant le dos.
Des troncs noirs et hauts.
Émois du matin…
Que je me sens bien !

Bocages, ramures.
Un toit qui rassure.
Abri où je dure.
Du rêve. Un piano.
Des livres à gogo.
Pour moi un festin !
Que je me sens bien !

Et quittant la rade,
parfois en balade
ou en randonnée,
je prends le sentier,
coeur et pied légers.
Appel quotidien…
Que je me sens bien !

S’allongent les lieues.
Au vent mes cheveux.
Fatigue aux mollets.
Un coin oublié.
Un silence ailé.
Gazouillis soudain…
Que je me sens bien !

Des baies, des épines.
Et l’air qui burine.
Odeurs de résine
et de chèvrefeuille.
Un saut d’écureuil.
Soleil au déclin…
Que je me sens bien !

Chemin du retour.
Rougeoiement du jour.
Et paix alentour.
Au loin en beauté,
mon toit, mon grenier.
En moi un refrain…

Que je me sens bien !…
Que je me sens bien !…
Que je me sens bien !…
Que je me sens bien !…

***Poème 18/Le jeu***

Seize sont blancs. Seize sont noirs.
Alignement d’un face-à-face.
Selon son rang, chacun se place.
En symétrie, de part en part.
Les plus petits sur le devant.
Seize sont noirs. Seize sont blancs.
Huit fois huit cases. Un jeu démarre.

Joutes, et coups bas, et corps à corps,
et durs combats. Ultime effort
pour asséner à ceux d’en face :
« Échec et mat ! le roi est mort ! »

Complimenté est le gagnant.

Mais la revanche est dans le sang.
Déjà tout se remet en place.
Et du combat ne reste trace.
Tout aussitôt le jeu reprend.

Seize sont noirs. Seize sont blancs…

N’ayant soixante-quatre cases
ni trente-deux participants,
mais autres nombres et autres temps,
la vie, pourtant, a mêmes bases.

***Poème 19/Toi***

Toi c’est un mot
Toi c’est une voix
Toi c’est tes yeux et c’est ma joie

Toi c’est si beau
Toi c’est pour moi
Toi c’est bien là et je n’y crois

Toi c’est soleil
Toi c’est printemps
Toi c’est merveille de chaque instant

Toi c’est présent
Toi c’est bonheur
Toi c’est arc-en-ciel dans mon coeur

Toi c’est distant…
Toi c’est changeant…
Toi c’est rêvant et esquivant…

Toi c’est pensant…
Toi c’est taisant…
Toi c’est tristesse qui me prend…

Toi c’est fini.
Fini ? Pourquoi ?
Toi c’est le vide dans mes bras…
Toi c’est mon soleil qui s’en va…
Et moi, je reste, pleurant tout bas.

***Poème 20/L’oeuvre***

Une onde. Un courant.
Un souffle envoûtant.
Un germe latent…
L’oeuvre ?

Un flux. une transe.
Pulsions. Jouissance.
Ferveur. Et souffrance…
L’oeuvre ?

Feux insoupçonnés.
Pudeur entamée.
Ardeurs déployées…
L’oeuvre ?

Tumulte intérieur.
Enfer et bonheur.
Naissance en douleur…
Enfin ! L’oeuvre !

Joyau ou navet.
Honneurs. Ou sifflets.
Silence. Ou succès…
L’oeuvre.

Et puis… page close.
Classée est la chose.
S’annonce la pause…

Désarroi soudain.
Et désert sans fin.
Que gris, ce chemin !

Un matin pourtant,
une onde, un courant…
un souffle envoûtant…
un germe latent…
un flux obsédant…
État… délirant…
L’oeuvre ?

**Poème 21/Muets ils sont**

Assourdissante serait la mer
si les poissons n’étaient muets…
Assourdissante !…
Leurs cris feraient vibrer la terre !
Mais la nature qui, sur nous, veille,
a su épargner nos oreilles.
S’entrebouffant, ou bien pêchés,
muets ils sont. Qui s’en plaindrait ?
Car enfin qui supporterait
leurs cris d’horreur et de douleur !
Leurs cris d’effroi !
Cris de détresse et cris d’enfer !
Jungle en colère
où tout est proie !

Ou bien pêchés.
Pris aux filets.
Lente asphyxie…
Longue agonie
tout en silence…
Pour notre ouïe
nulle nuisance !

Assourdissante serait la mer
si les poissons n’étaient muets !
Muets ils sont. Qui s’en plaindrait ?

**Poème 22/Epilogue**

Toi qui as rêvé de cimaises
et exposes au bord du trottoir,
lorsque ton humeur vire au noir,
maniant le pinceau ou la glaise,
(sont-ce des croûtes ? est-ce de l’art ?)
dès lors que les jours te font mal,
étant éternel méconnu,
pour te remonter le moral
tu te rechantes en épilogue
comme une indispensable drogue :
Vincent n’a jamais rien vendu…
Vincent n’a jamais rien vendu…

Et toi, accroché à ta plume,
rêvant d’un public averti
et rabâchant ton amertume
puisqu’au tiroir vont tes écrits,
et te taraudant de questions,
(suis-je auteur ? ou écrivaillon ?)
et voyant fuir avec terreur
les jours, les mois, les ans… les heures,
tu te rechantes en épilogue
comme une indispensable drogue :
Vincent n’a jamais rien vendu,,,
Vincent n’a jamais rien vendu…

***Poème 23/Face à face***

Vu que d’puis longtemps on se côtoie,
on s’est r’gardés mes rêves et moi.
Z’yeux dans les yeux on s’est r’gardés.
À n’en finir.

Faut l’faire une fois.
Faut l’faire une fois et puis qu’en dire ?
M’en faut-il rire ?
Ou en pleurer ?
Rions. Je ris.
Non : je me marre ! Et je m’esclaffe !
Et je me tords ! Et je piaffe !
Assez, de grâce ! Ou je meurs là !

Z’yeux dans les yeux on s’est r’gardés
mes rêves et moi.
À n’en finir.

***Poème 24/La fenêtre***

Alors le thé a refroidi.
Elle attendait à sa fenêtre.
Viendra-t-il encore aujourd’hui ?
La chambre de vide s’est remplie.

Alors les heures se sont enfuies.
Elle ne bougeait de sa fenêtre.
Il ne viendra plus aujourd’hui.
La chambre de noir s’est remplie.

Alors les jours se sont enfuis.
Elle ne quittait la fenêtre.
S’il venait pourtant aujourd’hui ?
Tous les lendemains sont promis…

Alors les mois se sont enfuis.
Elle restait là… À la fenêtre.
Demain sera comme aujourd’hui…
La chambre de froid s’est remplie.

Alors les ans se sont enfuis.
Elle attendait. À sa fenêtre.

***Poème 25/Le défilé***

Ils vont et viennent à n’en finir.
Le revoilà le défilé
de souvenirs, bons et mauvais,
ou mornes ou tristes, ou qui font rire.
On est seul avec son passé.

Tous ces souvenirs sont en fête.
Ils tiennent le haut du pavé.
Et toujours prêts à grimacer,
ils font de vous ce que vous êtes.
On est seul avec son passé.

Il en est qu’on enfouirait
dans la pénombre des années.
Il en est qu’on ne sortirait
que pour leur faire un pied de nez.
On est seul avec son passé.

Il en est qui se chanteraient.
Ils sont écrins pleins de lumière.
Ils sont bouées, ils sont repères.
Qu’il est doux de s’y accrocher !
On est seul avec son passé.

***Poème 26/Le jour qui vient***

Il s’est levé le jour qui vient
Et il me réchauffe le coeur
Et il sourit dans sa splendeur
C’est comme s’il me tendait la main.
Un peu de rire un peu de pleurs
Que me donneras-tu aujourd’hui
Ajouteras-tu à mon ennui
Ou m’apportes-tu le bonheur ?

Il s’est levé le jour qui vient
Et il s’étend sur le pays.
Et je fais un compte sans fin
Du temps qui meurt du temps qui fuit.
Un goût de miel ou de venin
Que me donneras-tu aujourd’hui ?
Ajouteras-tu à mon chagrin
Calmeras-tu mon coeur meurtri ?

Des heures qui vont des heures qui lassent
Me revoilà seul dans la nuit
Avec au coeur un peu de place
Pour le bonheur qu’on s’est promis.
Un goût de fiel un goût de vin
C’est à nouveau le lendemain.
Soleil m’apportes-tu l’espoir
de la revoir, de la revoir ?